

LAURENT GIRARD

Les carnets
d'Hossegor

roman

Laurent Girard

Les Carnets d'Hossegor

© Laurent Girard, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-2093-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1. La villa

Aujourd'hui.

Le notaire de Capbreton avait parlé d'« une maison fermée depuis longtemps », avec la prudence des gens qui ne veulent rien promettre au sujet d'un toit. Il lui avait tendu un trousseau de clés attachées par une ficelle de cuisine, et une enveloppe kraft qu'il n'avait pas ouverte.

« Mademoiselle Ferrand avait laissé des instructions. La maison à vous, et ceci aussi. Elle a précisé : *pas avant d'être entrée.* »

Inès n'avait pas corrigé le *mademoiselle*. Madeleine Ferrand était morte en 1994, à quatre-vingt-quinze ans, et pendant trente ans la villa avait attendu, dans une indivision que plus personne ne réclamait. La mort d'un cousin à Lyon avait dénoué l'affaire. Inès était la dernière.

Elle se souvenait d'une vieille dame en noir, à la chevelure grise coupée au carré net comme un trait d'encre, qui lui avait servi un sirop d'orgeat sur une terrasse quand elle avait onze ans. Il lui revenait aussi une bague, à l'index : un anneau d'acier sombre avec, gravé dessus, un dessin qu'elle n'avait pas su lire. Elle n'avait jamais revu la tante. Dans la famille, on disait *Madeleine* avec une petite pause avant, comme on enjambe une flaque.

La villa était au bout de l'avenue, côté lac, une de ces maisons des années vingt que les architectes avaient voulues basques et modernes à la fois. Elle avait des colombages rouge sang de bœuf, un toit qui descendait bas sur les épaules et des volets décolorés jusqu'au rose. Les pins avaient poussé contre la façade. Il fallut pousser la porte avec l'épaule.

À l'intérieur, l'odeur était celle d'une boîte à gants : du cuir, de la poussière tiède et quelque chose de sucré, comme une poudre de riz très ancienne. Les meubles dormaient sous des draps. Inès souleva le premier et trouva un piano droit, puis une console laquée et un paravent à motifs de grues. Sous le quatrième drap, au fond du salon, face à la baie, il y avait un fauteuil.

C'était un grand fauteuil de rotin à dossier en éventail, un de ceux qu'on appelle des fauteuils paons. Il était tressé si serré que la lumière s'y prenait comme dans un panier de pêche. Sur l'assise reposait un coussin rond, brodé de cercles concentriques. Le rotin avait bruni aux accoudoirs, à l'endroit exact où se posent des mains, et dans le tressage, à l'accoudoir gauche, à hauteur du poignet, une petite marque claire luisait : une boucle de cuir usée, cousue là, sans raison

apparente.

Inès connaissait les meubles : c'était son métier de savoir ce qu'un objet a vécu. Celui-là avait servi beaucoup, et longtemps.

Elle s'assit sur la troisième marche de l'escalier pour ouvrir l'enveloppe du notaire. Dedans, il y avait une petite clé de laiton et une carte de visite jaunie, gravée au nom de *Madeleine Ferrand*. Au dos, d'une écriture penchée, à l'encre violette :

Le coffre de la chambre bleue. Lis-les dans l'ordre. Et si tu ne veux pas savoir, brûle-les sans les ouvrir : je ne t'en voudrai pas. Mais ne les lis pas à moitié.

La chambre bleue était à l'étage, sous la pente du toit. Le coffre était un bahut de voyage gainé de toile, avec des coins de cuivre. La clé tourna du premier coup, comme si elle avait servi la veille.

Dedans, rangés debout comme des livres, se trouvaient onze carnets à couverture de soie moirée, chacun d'une couleur : vert d'eau, prune, gris perle. Sous les carnets, enveloppé dans un mouchoir de batiste, il y avait un écrin. Inès ne l'ouvrit pas, pas encore. Elle prit le premier carnet, le vert d'eau, et redescendit.

Elle aurait pu s'asseoir n'importe où. Elle retira le drap du fauteuil paon et s'assit dedans.

Le rotin craqua, puis prit sa forme. Dehors, le lac virait à l'étain. La première page portait seulement une date : *Paris, avril 1927.*

Carnet vert d'eau. Paris, avril 1927.

Je commence ce carnet parce que Lucien me l'a demandé. Il ne le lira pas, il me l'a promis, et je le crois : c'est l'homme le plus exact que je connaisse. Il veut seulement que j'écrive. « Vous mettrez des mots sur ce que vous faites, Madeleine, et vous verrez si vous le voulez encore. »

Je le veux encore.

Hier soir, rue de Lisbonne, il y avait le salon aux rideaux tirés, la lampe à abat-jour de soie, et ce grand fauteuil de rotin où je m'agenouille maintenant comme d'autres s'assoient. Il y avait aussi Suzanne. Elle portait la robe crème à motifs de cercles, celle qui tombe des épaules dès qu'on la regarde. Je portais la mienne, la grise, drapée. Sur le tapis, quelqu'un avait laissé une cravache et un fouet de cocher, posés là comme on oublie des gants sur une console. Personne n'y a touché de la soirée. Ils étaient là pour qu'on les voie.

La lampe chauffait mon épaule nue. Je sentais sous la soie grise chaque

mouvement de mon propre corps, le frottement de l'étoffe sur la pointe de mes seins quand je respirais, et le regard des hommes posé sur ma nuque comme une main. Une fois, en passant derrière moi, Lucien a posé deux doigts sur ma nuque, rien de plus, et j'ai dû m'appuyer au rotin. Je ne raconterai pas tout. Lucien dit que ce qui compte n'est jamais dans le détail, et puis il y a des choses qu'on ne confie même pas à la soie.

Je raconterai seulement ceci. À la fin, quand les hommes étaient passés au fumoir, Suzanne m'a prise par la taille, dans le couloir, contre la tenture. Sa main a glissé sous la soie, le long de ma hanche, à plat, tiède, sans rien demander encore. Elle sentait l'iris et le tabac blond. Ses lèvres touchaient presque mon oreille quand elle m'a soufflé dans le cou : « Vous viendrez me voir, plus tard ? Vous m'évitez toujours. Pourquoi ? »

J'ai eu peur. Pas d'elle, de moi. Je lui ai dit non, pas ce soir, laissez-moi, et elle m'a laissée tout de suite, avec un petit sourire qui m'a fait plus d'effet que sa main.

Voici ce que je sais de Suzanne : elle n'aime pas Lucien. J'en suis certaine. Et lui, l'homme le plus exact que je connaisse, la regarde comme on regarde la mer depuis un quai, sans plus pouvoir bouger.

J'ai attendu toute la nuit de souffrir. C'est ce qu'on attend d'une femme dans ma situation, et c'est ce que j'aurais attendu de moi il y a un an. Je suis en train de devenir une ombre dans la vie de Lucien. Je le sais, je le vois, et je ne suis pas triste.

C'était donc cela, mon amour ? Une chose si légère, qui se laisse si vite consoler ?

Non. *Consolée* n'est pas le mot. Je suis heureuse. Je n'ai pas d'autre mot, et je l'écris en grand pour qu'il ne m'échappe pas : *heureuse*.

Ce que j'aime le plus en lui, je n'oserai jamais le lui dire. C'est qu'il ne me demande rien. Il dispose de moi, voilà tout, et c'est dans cette indifférence tranquille que je me reconnais enfin. Je ne savais pas qu'on pouvait être aussi libre en n'ayant plus rien à décider.

Demain, il m'emmène chez un homme qu'on appelle le Président. Lucien a dit seulement : « Il voudra vous voir. Vous pourrez dire non. » Puis, après un temps : « Vous ne direz pas non. »

J'ai le cœur qui bat comme à dix-neuf ans, quand le télégramme est arrivé et que je n'osais pas l'ouvrir.

Inès referma le carnet sur son doigt. Le rotin avait tiédi sous elle. Elle

s'aperçut qu'elle était assise exactement comme la tante l'avait décrit, au bord, les genoux serrés, le dos droit, comme quelqu'un qui attend qu'on l'appelle.

Elle ne se releva pas.

2. L'écrit

Aujourd'hui.

Elle dormit dans la chambre bleue parce que c'était la seule dont le lit n'avait pas l'air d'attendre un mort. Les draps sentaient l'armoire et la lavande éventée. Toute la nuit, la maison craqua comme un bateau à l'ancre, et chaque fois Inès pensa au fauteuil en bas, seul face à la baie noire, avec sa petite boucle de cuir à l'accoudoir.

Au matin, elle fit ce qu'elle faisait toujours devant une œuvre inconnue : elle prit des notes avant de toucher. Le carnet de constat, le crayon, la lampe frontale. *Fauteuil paon, rotin naturel, vers 1920, probablement Philippines via un marchand de Bordeaux. Usure symétrique des accoudoirs. Boucle de cuir cousue à la main, postérieure à la fabrication, très usée.* Elle ajouta, après une hésitation : *Une seconde boucle, à l'accoudoir droit, sous le coussin.* Puis elle raya *sous le coussin* et écrivit *cachée par le coussin*, parce que c'était plus exact.

Ce n'est qu'ensuite qu'elle remonta chercher l'écrit.

Il était en galuchat gris, de la taille d'une boîte d'allumettes, fermé par un petit crochet d'argent. Le mouchoir qui l'enveloppait portait un monogramme brodé, *M.F.*, et une tache ancienne, couleur thé, qu'aucune lessive n'avait dû voir. Inès posa le tout sur la console du salon, dans la lumière rasante du lac, comme on pose un objet sous la loupe.

Dans l'écrit, sur un velours aplati par les années, il y avait la bague.

Elle la reconnut aussitôt, et la mémoire lui revint d'un bloc, avec le goût de l'orgeat : l'index de la vieille dame sur le verre embué, cet anneau sombre qu'elle avait trouvé laid, à onze ans, laid et un peu effrayant, comme un bijou d'homme. C'était de l'acier, ou du fer bruni, épais, plat sur le dessus. On y avait gravé, puis patiné au noir, un dessin qu'elle comprenait maintenant : un nœud. Pas un nœud de ruban mais un nœud de corde, serré, sans fin visible, de ceux qu'on ne défait qu'en coupant.

À l'intérieur de l'anneau, quelques mots étaient usés presque jusqu'à l'effacement. Il lui fallut la loupe de poche et la frontale inclinée pour les lire : *Rue de Lisbonne. 1927.* Et dessous, d'une autre main, plus fine, plus tardive : *Je l'ai voulu.*

Sous le velours, pliée en quatre, une feuille de papier pelure. La même encre violette que la carte du notaire.

Tu as ouvert l'écrit avant d'avoir fini le premier carnet. Je m'y attendais : tu es de la famille. Ne la mets pas. Pas encore. Une bague comme celle-ci ne se met pas, elle se reçoit. Tu sauras de qui le jour venu, ou tu ne le sauras jamais, et ce sera très bien aussi.

Inès rit, seule dans le salon, d'un rire bref qui la surprit. Elle avait quarante-six ans, un divorce signé sans drame, un atelier rue de Charonne où l'on venait de loin lui confier des toiles malades. Elle n'avait pas l'habitude qu'on lui dise ce qu'elle pouvait mettre ou non à son doigt. Elle n'avait surtout pas l'habitude que cela lui fasse quelque chose.

Elle prit la bague entre deux doigts. Elle était plus lourde qu'elle n'aurait cru, et froide, puis tiède presque aussitôt, comme si le métal se souvenait d'une peau. Elle l'approcha de son index. Elle s'arrêta à la première phalange.

Elle se reçoit.

Elle la reposa dans le velours, referma le crochet d'argent, et garda l'écrit dans la poche de sa veste toute la journée, en allant à Bayonne acheter des ampoules, du savon noir et une rallonge. Chez le quincaillier, en payant, elle se surprit à poser la main sur sa poche, comme on vérifie un portefeuille. Ce n'était pas la peur de la perdre. C'était autre chose, qu'elle n'avait pas envie de nommer encore.

Le soir, elle alluma toutes les lampes qui marchaient, se servit un verre de jurançon trouvé au cellier, retira ses chaussures et s'assit dans le fauteuil. Le coussin cachait toujours la seconde boucle. Elle ne le déplaça pas.

Elle rouvrit le carnet vert d'eau à l'endroit où elle s'était arrêtée.

3. Le Président

Carnet vert d'eau. Paris, avril 1927.

Avenue Hoche, un appartement si grand que les lampes n'en éclairent jamais tout à fait les coins. Une domestique en noir nous a ouvert, sans un mot. Elle s'appelle Berthe : je l'ai su plus tard, quand on l'a appelée.

Le Président ne s'est pas levé. Il était enfoncé dans un canapé de velours, en habit, le gilet tendu sur un ventre de notable, un verre de cognac dans une main et un cigare dans l'autre, posé sur le genou comme un sceptre qu'on se serait lassé de tenir. Il est chauve, lourd, très vieux. Il a des paupières épaisses qui ne se soulèvent qu'à moitié, et sous lesquelles l'œil est d'une vivacité terrible. À sa chaîne de montre pend un médaillon d'or. J'ai mis un moment à voir ce qui y était gravé : un nœud de corde.

Lucien s'est assis dans un fauteuil à l'écart, les jambes croisées, en smoking. Il ne me regardait pas. Il regardait le Président me regarder. J'ai compris plus tard que c'était sa façon à lui de me tenir la main.

On a parlé de moi devant moi, comme d'un tableau qu'on hésite à acquérir. Mon âge. Mon mari, et la Somme. Le Président a dit : « Veuve. Bien. Les veuves savent ce qu'elles ont perdu. Elles ne se donnent pas par étourderie. » Je n'ai rien dit. On ne m'avait pas demandé de parler, et je découvrais qu'il y a un grand repos à ne pas avoir à le faire.

Puis il a levé un doigt, sans déposer son verre, et il a dit un seul mot, assez fort pour qu'il traverse l'appartement : « Berthe ! »

C'est Berthe qui m'a dévêtue. Pas lui, pas Lucien. Elle l'a fait comme elle aurait défait un lit, avec des gestes sûrs, impersonnels, presque tendres à force d'être indifférents. La robe grise est tombée. Le reste a suivi. Elle a plié chaque chose sur une chaise et elle est sortie. L'air de la pièce s'est posé sur moi d'un coup, sur les épaules, sur le ventre, entre les cuisses, plus frais que je ne l'aurais cru, et j'ai senti la pointe de mes seins se durcir sous ce seul regard de vieil homme, et j'en ai eu honte, et j'ai aimé en avoir honte.

Je suis restée debout au milieu du tapis, de dos à Lucien, de face au vieil homme. J'avais encore sur les reins les traces de la semaine, celles des autres soirs de la rue de Lisbonne. Je savais qu'ils les voyaient tous les deux, et que c'était pour cela aussi que j'étais là : pour qu'on voie que je les avais acceptées.

Le Président s'est levé enfin. Cela lui a pris du temps. Il a fait le tour de moi,